



Gilbert Laporte

L'OST
SANS
TERRE

Gilbert Laporte

L'Ost sans terre

Chroniques du quatrième royaume

© Gilbert Laporte, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6384-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Il est une foiz, devant les murs de la cité de Rocquecourt...

Cinquante toises...

Ils poussaient.

De toutes leurs forces.

De toute leur volonté.

De toute leur âme.

Avec hargne et en serrant les dents.

Ils poussaient avec leurs solides poignes et leurs grosses mains calleuses. Leurs puissants muscles étaient bandés à l'extrême. Les épaisses semelles cloutées de leurs souliers se plantaient fermement en cadence dans le sol sablonneux. Leurs pieds devaient être bien calés pour se diriger sans trébucher vers leur but.

Ahan ! ... Ahan ! ... Ahan !

Ils poussaient.

Encore et encore...

Les yeux rivés vers leur destination.

Vers le danger. Vers la mort, peut-être. Ou, de préférence, vers la gloire qu'ils espéraient de tout leur cœur, de tout leur esprit guerrier.

Peu importait les risques encourus, la douleur qui tétanisait leurs bras et leurs jambes, la soif qui asséchait leur gorge et leur langue, sans compter le fouet qui lacérait régulièrement leur peau mate et tannée.

— Avançar ! exigea une voix féminine en langue d'oc.

Pour atteindre leur but final, ils ne devaient pas s'arrêter. Jamais. Ni même

ralentir. Il leur fallait conserver le rythme. Constamment. Maintenir la vitesse de roulage de la pesante structure en solide bois, avec le dos bossé, mais pas trop.

Il faisait chaud sous la protection en chêne du bélier. Chaud et lourd, malgré la mer toute proche qui n'offrait en ce jour pas la moindre brise rafraîchissante.

De longs filets de sueur coulaient sur leurs tempes.

Le long de leurs cous.

Sur leurs torses nus.

Leur langue était sèche. La soif commençait à les tenailler, mais aucune gourde n'était accrochée dans leur habitacle. Ils ne pouvaient se le permettre. S'arrêter pour boire, c'était s'exposer encore plus longtemps aux coups de l'ennemi.

Leurs efforts étaient intenses. Pourtant, leurs gestes étaient fermes et précis. Ils avaient été sélectionnés dès leur plus jeune âge pour leur force et un dur entraînement quotidien avait considérablement renforcé leur robustesse et leur coordination. Ils étaient puissants comme des bœufs et teigneux comme des taureaux.

C'étaient des forces de la nature.

Des bêtes à pousser et défoncer.

Ils ne savaient faire que cela.

Aller de l'avant.

Reculer ? Reculer était tout simplement interdit.

Impensable !

Ils préféreraient se donner la mort, plutôt que de connaître la honte d'une piteuse fuite.

Quarante toises...

Ils avaient dû décélérer face à une élévation du terrain. Pourtant, il ne fallait pas ralentir dans les moments d'approche. Quelle qu'en soit la raison. C'était exclu. Et, de toute manière, une sergente était là pour les aiguillonner, lorsque c'était nécessaire.

— Vitement ! Zou ! Zou !

Le cuir d'une cravache mordit la peau épaisse de leur dos. Ils serrèrent les dents. Ne gémissaient pas. Ne se révoltèrent pas. Ils y étaient habitués et savaient pertinemment que c'était indispensable. Pour la survie de tous, il fallait agir en vitesse autant qu'en puissance. Et, pour cela, il fallait une parfaite coordination. Pousser groupé, comme un seul homme.

Ils étaient douze à besogner ferme. Douze compagnons de guerre occitans surveillés de près par deux sergentes d'armes. Ils étaient motivés par l'idée d'arriver les premiers et d'abattre l'obstacle qui se présenterait à eux. Ils en tireraient renommée et récompenses. Ils pourraient licher à l'envi des vins gouleyants et cuisser de gorgeuses donzelles destinées à la reproduction de guerriers. Et si la mort survenait ? Peu importait, car la Déesse-Madre les accueillerait au paradis des hommes valeureux. C'était nettement préférable à un trépas de vieillesse ou de maladie sur sa couche.

Trente toises...

Le bélier stoppa brutalement.

Surpris, les servants basculèrent presque tous en avant. Une des sergentes se précipita à l'extérieur de l'habitable pour en déterminer la cause. Une des roues était restée bloquée dans une ornière. Pour la dégager, ils durent soulever le pesant engin de siège sous les coups de cravache et les insultes des deux femmes d'armes qui les commandaient. Ils purent ainsi reprendre immédiatement leur progression.

— Caminar ! Allez ! Allez !

La honte les submergeait. Ils avaient commis une faute. Failli devant des femmes. Ils en tirèrent une énergie supplémentaire dans l'espoir de se racheter. Mais ils devaient rester attentifs, même si le sol avait été préparé pour eux. Des prisonniers du royaume de Neustrie avaient en effet été forcés d'enlever les cailloux et buissons qui pouvaient gêner leur passage. Les premiers étaient tombés sous les flèches et carreaux d'arbalète, mais le roi Guilhem avait vite compris qu'il était préférable d'économiser les traits et de les utiliser contre les guerriers adverses, plutôt que d'abattre ses propres sujets.

Vingt-cinq toises...

L'une des six roues gémit. Elle se déboîtait et se mit à osciller, ce qui freina l'avancée du bélier jusqu'à le stopper.

— Prestement ! aboya une des sergentes en tendant un maillet au servant le plus proche.

Celui-ci asséna plusieurs coups secs sur la roue qui finit par se repositionner sur son axe.

Leur progression put reprendre.

Ils bossèrent le dos pour relancer le roulement du lourd engin.

Bosser.

Bosser, encore et toujours.

C'était leur vie. Leur raison d'être.

Devant eux apparut une nouvelle difficulté. Inattendue. Un emplacement de sable fin où les roues ne pouvaient que s'enliser. Elles s'enfoncèrent effectivement, augmentant ainsi leur peine. Mais ils ne pouvaient pas prendre le temps de contourner l'obstacle. Il fallait aller tout droit. Ils durent soulever par les essieux la lourde carapace en bois qui les protégeait pour parvenir à se déplacer.

L'effort demandé était extrême. Ils crurent un instant qu'ils n'y arriveraient pas. Un bref moment de doute, vite balayé par le cuir qui lacéra leur chair.

Heureusement pour eux, ils avaient fait le plus gros du labeur. Le sol redevenait ferme et, par l'ouverture triangulaire de leur abri, ils virent que la sombre silhouette des sinistres remparts en pierre de lave de la cité de Rocquecourt n'était plus très loin. Les trébuchets, couillards et mangonneaux de l'ost occitan, qui avaient projeté de lourds boulets et tonneaux incendiaires, avaient désormais cessé leurs tirs pour permettre aux béliers et aux tours roulantes de s'approcher des défenses de la cité sans craindre un fâcheux ricochet.

La muraille paraissait de plus en plus imposante au fur et à mesure qu'ils allaient de l'avant. Massive et imprenable. Mais ils s'aperçurent que les puissants engins de jet occitans avaient nettement endommagé les épais murs à plusieurs endroits.

Vingt toises...

Un crépitement dru retentit alors au-dessus de leurs têtes. Des flèches enflammées frappaient la protection en planches de bois du chat¹. La toiture étant recouverte de peaux fraîches de vaches et d'herbes humides, le risque d'incendie était peu probable pour l'instant, mais cela ne durerait pas, le feu finirait par gagner. Les assiégés ne leur feraient pas merci. Et, plus les remparts approcheraient, plus le danger serait grand !

— Allez, promptement !

L'ordre avait fusé. Les sergentes cravachèrent de plus belle les dos déjà meurtris. Ils accélérèrent la cadence de leurs pas, bien que la fatigue commençât à se faire sentir. Les jambes devenaient lourdes. Les bras diminuaient en efficacité. La sueur rendait les prises glissantes.

Mais le pesant bélier continuait à avancer.

Dix toises...

Courbés comme des lutteurs, ils serrèrent encore plus fort les dents et gardèrent le regard fixé sur leur but : la « Porte du Dragon ». Une légende racontait que la cité avait été autrefois sauvée par l'arrivée inespérée d'un dragon au milieu d'une bataille qui s'avérait perdue. Cela avait failli être le cas également la veille, mais les puissantes machines de guerre d'Occitanie avaient jeté des filets et des pieux acérés sur l'énorme bête qui avait été vaincue.

Nul ne savait pourquoi les dragons cherchaient à mettre fin aux conflits entre les seigneurs des quatre royaumes. Certains disaient qu'ils avaient été dressés pour cela par un magicien et d'autres contaient que ces fabuleux animaux ne supportaient pas la violence des hommes qui mettait en danger l'équilibre de la nature.

Mais les servants des machines de jet d'Occitanie avaient réussi l'exploit de tuer Dragon, le plus grand et le puissant de ces animaux que nul n'avait jamais vu dans ce Nouveau Monde. Ils en ressentaient tous une fierté immense, car nul n'avait jamais réalisé un tel exploit depuis des siècles.

Cinq toises...

Ils approchaient du fossé qui avait été asséché par les esclaves et comblé avec

de la terre, des fagots et des pierres. Le sol était inégal. Il fallait donc redoubler d'efforts en surveillant les aspérités ou bosses devant les roues en bois.

Le pont-levis relevé en chêne renforcé de clous surgit enfin juste devant eux. Leur trajectoire avait été presque parfaite et sans arrêt trop long. Ils avaient ainsi limité les coups de l'ennemi. Il ne fallait toutefois plus tarder. De nouveaux traits enflammés avaient fini par mettre le feu à une partie de la couverture du béliet. L'odeur du bois carbonisé commençait même à l'emporter sur celle de la transpiration abondante des douze hommes.

Trois toises...

Les défenseurs avaient suspendu un large sac empli de paille pour protéger le bois des coups. Des manouvriers, qui suivaient jusqu'alors le béliet à l'abri derrière des mantelets, se précipitèrent pour découper la corde qui le soutenait. Plusieurs d'entre eux moururent sous des flèches et des carreaux tirés depuis les meurtrières des deux tours rondes du châtelet qui encadrait la porte.

L'engin finit enfin sa course lorsque sa butée renforcée de métal percuta le chêne de la Porte du Dragon. L'objectif était atteint. Pourtant, le travail le plus ardu allait maintenant commencer. Le plus dangereux, aussi. Mais ils restaient calmes. Ils avaient été préparés à cela. Leur esprit ne laissait pas de place à l'imagination. Ils avaient une œuvre à accomplir, c'était tout, et sans mollir.

— Allez, allez ! hurlèrent les sergentes en cravachant de plus belle.

Ils se précipitèrent pour bloquer les roues avec des cales, afin que l'engin ne bouge plus lorsqu'ils assèneraient leurs coups. Ils ôtèrent ensuite les attaches qui maintenaient la poutre suspendue par deux chaînes à d'épais maillons.

Pendant ce temps, les manouvriers coupèrent les cordes au bout desquelles se trouvaient des crochets utilisés par les défenseurs pour tenter de soulever le dispositif roulant. Trois d'entre eux étaient déjà morts, percés de toute part. En haut de la muraille, les Neustriens ne leur faisaient pas de largesses. Ils risquaient leur vie si la porte de la ville était franchie.

La lutte était sans merci en cet instant crucial.

— Boutar !

L'ordre de frapper fut lancé. Ils serrèrent leurs paumes calleuses sur les cordes

en chanvre qui servaient de poignée et recommencèrent le mouvement de balancier jusqu'à ce que la tête métallique du bélier tape puissamment le pont-levis relevé qui gémit sous l'impact.

Des chocs brutaux se firent soudain entendre sur la toiture en pente raide qui les protégeait. Des pierres. Massives. Lancées du haut du rempart et des bretèches. La poutre faîtière encaissa les chocs sans se rompre. Pour l'instant, du moins, car les coups redoublèrent. Le bruit était assourdissant, mais il ne fallait pas y prêter attention. Rester calme malgré le danger. Ils devaient demeurer concentrés pour frapper de la manière la plus précise et intensive.

De nouvelles flèches enflammées furent tirées à partir du hourd qui les surplombait. Les défenseurs de la cité en envoyaient à présent un grand nombre. Les peaux mouillées n'offraient désormais plus qu'une protection partielle. Ils commençaient d'ailleurs déjà à ressentir la chaleur des flammes à l'intérieur du bélier.

La tête métallique cogna une deuxième fois.

Ils ramenèrent la poutre en arrière pour relancer le mouvement de balancier.

Le coup suivant fut encore plus brutal. Le bois craqua. Bien qu'éreintés, les douze servants du bélier y trouvèrent un encouragement. Le chêne allait bientôt céder. Les sergentes l'avaient également compris et avaient échangé leur fouettage contre des exhortations.

— Forta, bravas !

Ils redoublèrent d'efforts.

Le bois finit par voler en éclats.

Ils crièrent victoire.

— Vencida !

Derrière, une mauvaise surprise les attendait cependant.

Une herse.

En épais métal.

Mais c'était prévisible et ils ne se découragèrent donc pas. L'obstacle était en